

B 927

TENDANCES ET AVENIR

DE LA

GÉOGRAPHIE MODERNE

CONFÉRENCE

faite à l'Université Libre de Bruxelles, le 24 janvier 1914

PAR

Emmanuel de MARTONNE,

Professeur à la Sorbonne.

EXTRAIT DE LA *Revue de l'Université de Bruxelles*

BRUXELLES

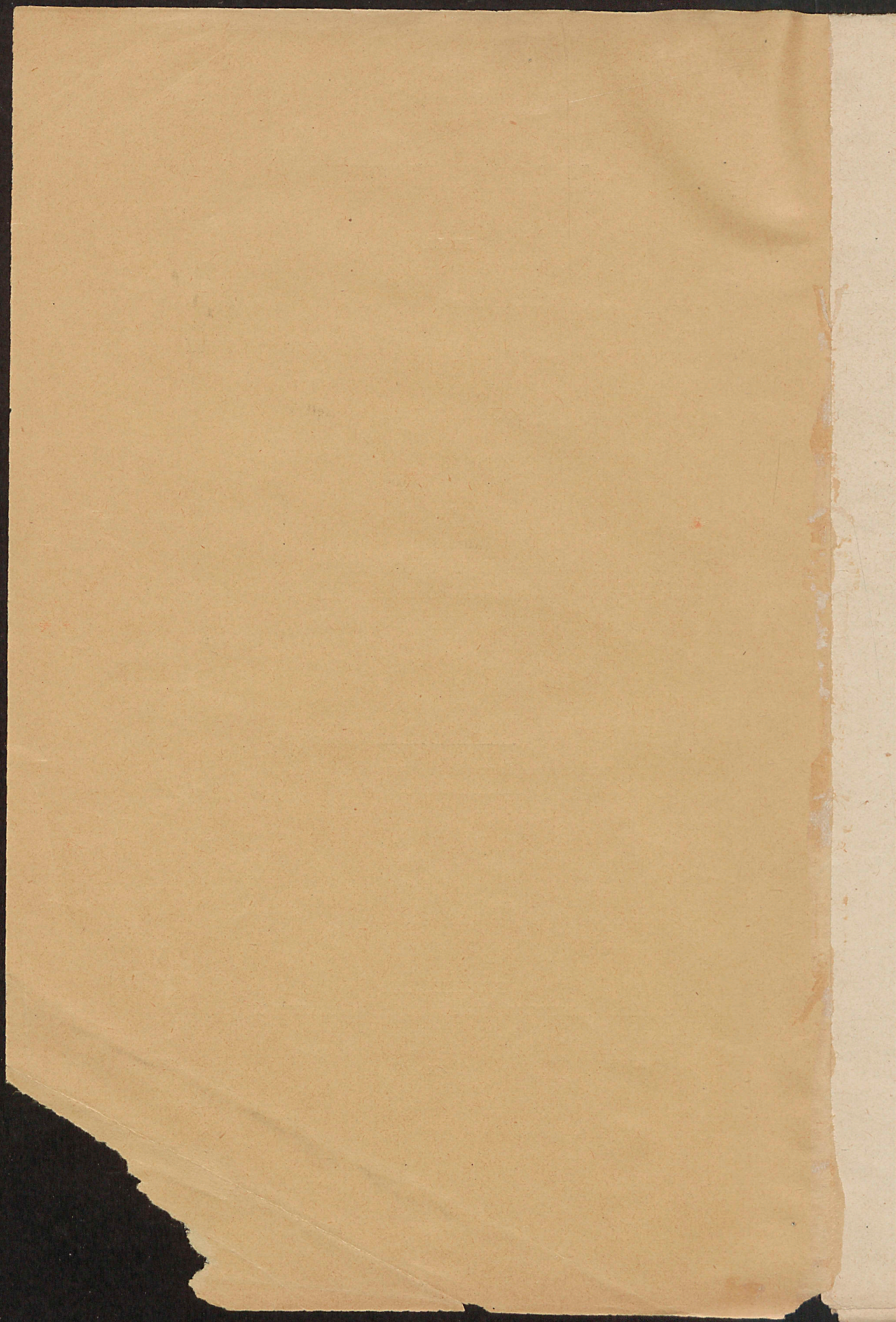
SOCIÉTÉ ANONYME M. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI

49, rue du Poinçon, 49

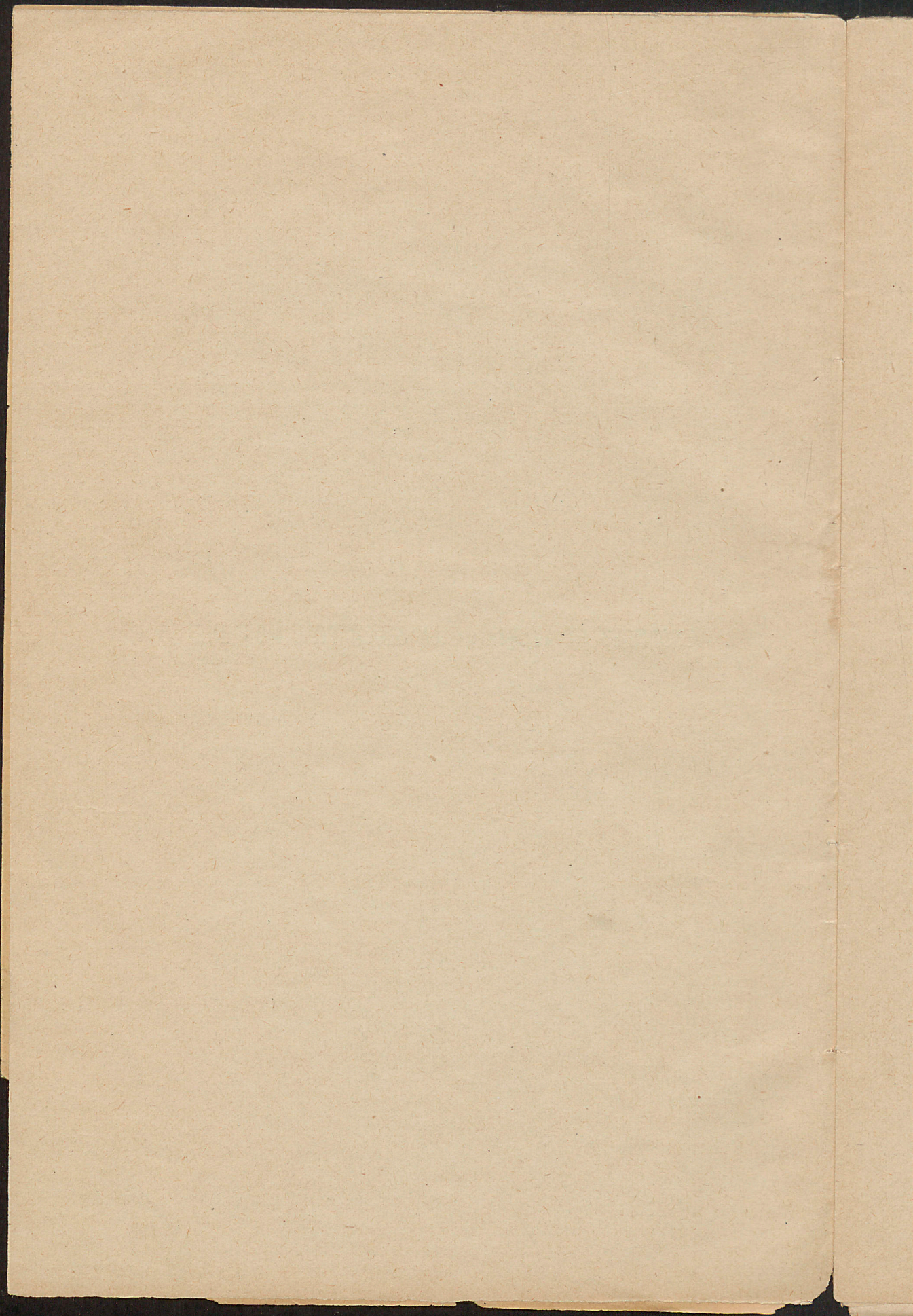
—
1914

Gén.
VII
162





TENDANCES ET AVENIR DE LA GÉOGRAPHIE MODERNE



B927

TENDANCES ET AVENIR

DE LA

GÉOGRAPHIE MODERNE

CONFÉRENCE

faite à l'Université Libre de Bruxelles, le 24 janvier 1914

PAR

Emmanuel de MARTONNE,

Professeur à la Sorbonne.

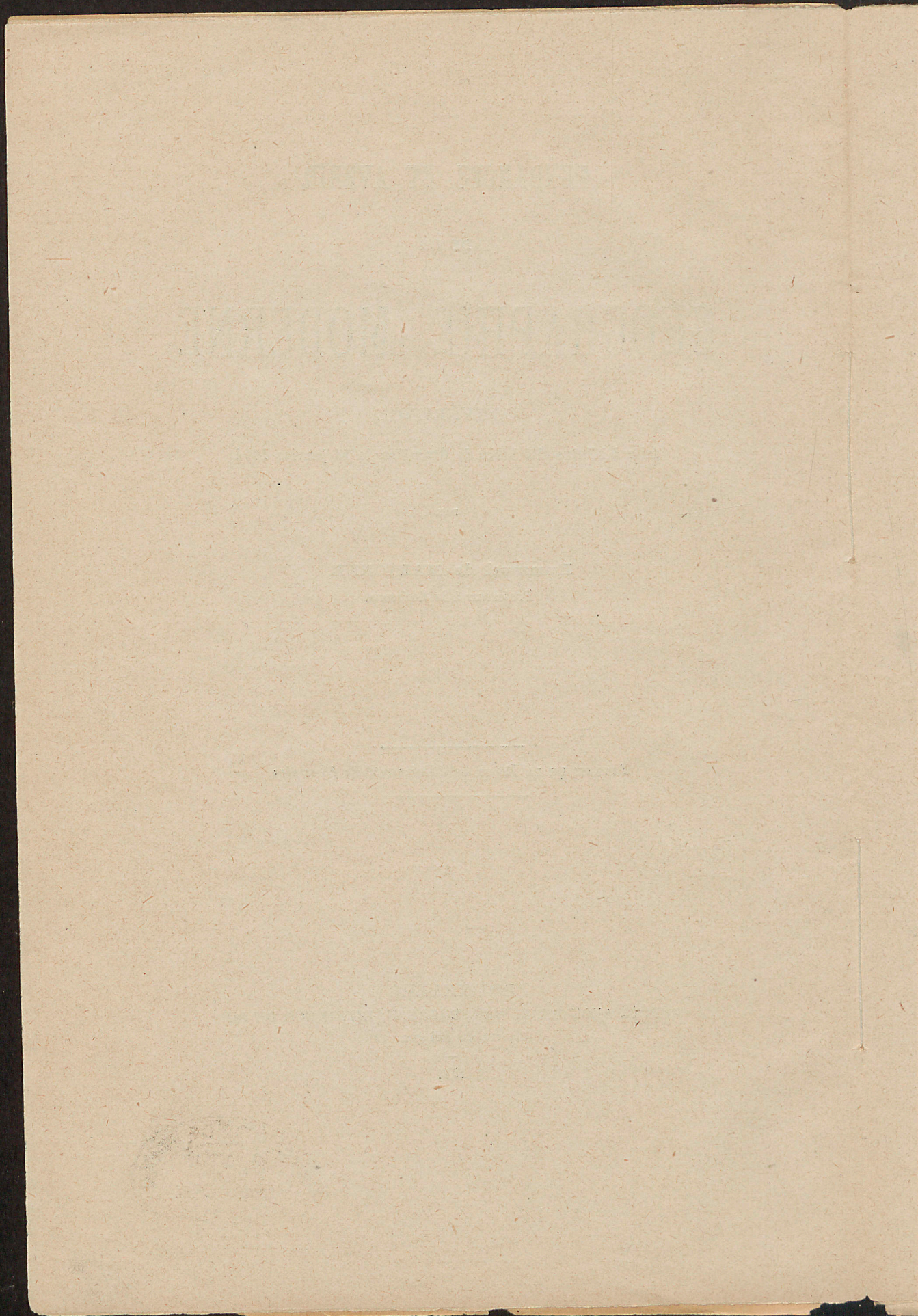
EXTRAIT DE LA *Revue de l'Université de Bruxelles*

BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME M. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI

49, rue du Poinçon, 49

—
1914



Tendances et avenir de la Géographie moderne

Conférence faite à l'Université Libre de Bruxelles, le 24 janvier 1914,

PAR

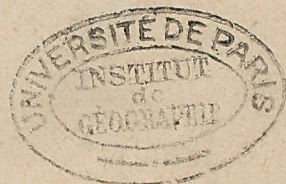
EMMANUEL DE MARTONNE

Professeur à la Sorbonne.

Si la méthode socratique pouvait être de mise dans une conférence telle que celle-ci, j'aurais aimé, avant d'exposer mes idées sur les tendances et l'avenir de la géographie moderne, à mettre au jour celles de mon auditoire. Oserai-je dire que je crois les deviner ?

L'intérêt éveillé chez la plupart des esprits cultivés par le mot seul de Géographie, ne s'accompagne-t-il pas d'un peu de curiosité et d'étonnement ?

Il est difficile d'échapper à l'impression que la géographie est une science jeune, ou du moins une science rajeunie, plante vigoureuse et pleine de sève. La prospérité des sociétés, le nombre croissant des revues et des publications géographiques en témoignent suffisamment. Nous assistons à l'éclosion d'une nouvelle géographie, d'une *Géographie moderne*, bien différente de celle que la génération précédente a vu enseigner dans les écoles et qui consistait simplement dans la nomenclature des accidents de la surface du sol figurés sur les cartes; bien différente aussi



de ce qui a été considéré longtemps dans les universités comme la vraie géographie, et qui, sous le nom de *Géographie historique* n'était qu'une science auxiliaire de l'histoire.

Mais si l'intérêt des sujets traités sous la rubrique Géographie apparaît facilement, leur diversité ne laisse pas de surprendre un peu. Le géologue trouve dans les revues géographiques des cartes et des coupes géologiques, l'hydraulicien des profils de débit, le statisticien des diagrammes, l'historien des textes et des références à des documents d'archive. Il semble à la plupart que la tendance la plus marquée de la géographie moderne soit d'envahir le terrain des sciences naturelles et sociales, et que l'idéal encyclopédique y domine. Que de fois ai-je entendu, de la bouche des savants les plus sympathiques au mouvement géographique, l'expression d'une admiration pour l'effort d'assimilation accompli par le géographe moderne qui doit être à la fois physicien, géologue, botaniste, historien et économiste ! En somme, dit-on, la Géographie moderne est une sorte de synthèse de toutes les sciences. Quelques-uns se demandent si cette prétention est soutenable et si la Géographie représente vraiment une science autonome.

La question a été portée devant le public anglais par le colonel Close, chef du service topographique anglais et discutée par le géologue finlandais Sederholm. L'un et l'autre concluent négativement, sans cependant contester l'intérêt qu'offre un groupement scientifique tel que ceux réalisés par les sociétés et les congrès de géographie. Si la grande masse des géographes proteste contre un pareil jugement, il faut reconnaître qu'il répond assez bien au sentiment général. En France, où la géographie tient une place importante dans l'enseignement secondaire, l'introduction de la géographie moderne dans les programmes des lycées s'est heurtée à une certaine hostilité de la part des naturalistes, qui réclament pour eux l'enseignement de la géographie physique. En Allemagne, où un grand effort est fait actuellement pour donner à la géographie, dans l'enseignement secondaire, une place répondant à celle qu'elle occupe dans l'enseignement supérieur, on a vu un mathématicien éminent proclamer qu'il fallait débarrasser la géographie du bagage scienti-

fique qui l'encombre. Les académies scientifiques sont, par leur organisation et leurs traditions, d'un accès difficile aux géographes. En Allemagne, Richthofen lui-même n'est entré qu'assez tard à l'Académie des sciences de Berlin. L'Institut de France n'a pas de section de géographie et le chef incontesté de l'école géographique française est entré, comme historien, à l'Académie des sciences morales et politiques.

En somme, il semble bien qu'un malentendu règne sur la portée de la géographie moderne, sur la valeur du mouvement qui l'anime, sur le sens de ses tendances et sur son objet propre. Les géographes ne doivent pas laisser passer l'occasion de s'expliquer sur un sujet aussi grave, qui intéresse l'avenir de leur discipline. Non seulement le malentendu peut avoir des conséquences pratiques fâcheuses pour la diffusion de la science géographique, mais il peut compromettre le développement même de cette science, s'il était avéré que les géographes eux-mêmes n'ont pas tous une idée exacte du but vers lequel doivent tendre leurs efforts.

En réalité, il faut l'avouer, la formation et la croissance de la géographie moderne ont été si rapides, l'occupation et l'organisation du territoire réclamé par elle dans le champ déjà encombré de la science moderne ont été si hâtifs et si précipités, qu'une certaine confusion était inévitable. Le moment est venu de jeter un regard en arrière et d'envisager sérieusement la situation.

I

Tout d'abord, quand est née la géographie moderne ? On peut dire qu'elle date du moment où la carte de la terre a été définitivement fixée dans ses grandes lignes, et où les sciences physiques et naturelles, en même temps que les sciences sociales, ont acquis une précision suffisante pour devenir accessibles aux représentations cartographiques. Les éléments essentiels de la description géographique d'un pays sont de bonnes cartes topographiques, représentant exactement les formes du terrain, le

réseau hydrographique, l'extension des forêts, la position des établissements humains, les voies de communication; des cartes météorologiques indiquant les variations locales de la température moyenne et de la pluie; des cartes exprimant la répartition des végétaux, celle des hommes suivant leur densité, leurs occupations, celle des cultures, etc. Les lois géographiques générales ne pouvaient être connues avant que toute la surface de la terre fût devenue accessible à des recherches et à des représentations de ce genre. On se demande comment il pouvait être question de décrire et d'expliquer la surface de la terre avant l'exploration de l'Asie et de l'Afrique centrales, avec leurs déserts, leurs bassins intérieurs, leurs lacs et leurs hauts plateaux; avant l'extension de la domination russe et des colonies anglaises, qui ont permis le développement d'un réseau météorologique embrassant en Asie les pays des plus forts contrastes de pluie et de température; avant la constitution des Etats-Unis et l'étude systématique de la large bande de territoires qui va de l'Atlantique au Pacifique, avec ses larges plaines humides, ses montagnes aux plateaux dénudés, coupés de gorges fantastiques; enfin avant l'organisation des services topographiques, géologiques, météorologiques, statistiques, qui ont, dans tous les grands états européens, publié des cartes précises ou des recueils de documents permettant d'en dresser.

Le dernier tiers du XIX^e siècle marque la naissance de la géographie moderne. Son objet et sa portée ont pu être devinés avec précision par quelques grands esprits; mais ces précurseurs ne pouvaient être suivis. Les bases même faisaient défaut pour élever l'édifice dont ils dessinaient audacieusement le plan. La *Geografia generalis* de Varenius, parue au XVII^e siècle, fait notre admiration par la sûreté avec laquelle l'auteur a deviné les lois générales du climat, de l'océanographie et marqué la liaison des phénomènes physiques entre eux. On ne peut s'étonner qu'il n'ait pas eu de disciple.

K. Ritter et Humboldt, que l'on considère généralement comme les fondateurs de la géographie moderne, n'ont été eux-mêmes que des précurseurs. Les géographes qui se réclament

d'eux renouent en réalité une tradition dont la chaîne avait été rompue.

L'œuvre prodigieuse de Ritter, monument d'érudition en même temps que démonstration de méthode, mettait en évidence les principes essentiels de la géographie moderne : recherche et explication des liens qui rattachent les phénomènes physiques et naturels aux faits sociaux observés à la surface de la terre, préoccupation constante de rattacher les faits locaux à des lois générales. Celle de Humboldt, plus scientifique et appuyée sur la connaissance personnelle des pays décrits, ne laissait subsister aucune équivoque et montrait nettement le chemin à suivre. S'il a manqué peut-être à Ritter, professeur très écouté, une éducation scientifique assez solide, à Humboldt, savant hors ligne, un auditoire de géographes, c'est surtout à l'insuffisance des matériaux et des instruments de travail qu'il faut attribuer l'absence de disciples immédiats de ces grands esprits.

La formation de la géographie moderne est donc très récente. L'élaboration de la méthode a précédé le moment où son application devenait possible.

Par quels faits se traduit l'essor actuel de la science géographique ? C'est le second point à préciser. Il nous permettra de comprendre plus facilement ce qu'est la géographie moderne et ce qu'elle doit être.

II

La prospérité croissante des sociétés de géographie, la diffusion des ouvrages et des revues géographiques, le développement de l'enseignement de la géographie dans les universités, tels sont, semble-t-il, les trois faits essentiels.

La fondation des premières sociétés de géographie date du début du XIX^e siècle, mais c'est seulement dans le dernier tiers de ce siècle qu'elles se sont développées au point de devenir les plus nombreuses et les plus riches des sociétés scientifiques. La *Royal Geographical Society*, de Londres, compte 4,500 membres; à Paris, la *Société de géographie* et la *Société de géographie commerciale* en ont ensemble plus de 5,000; la *Gesellschaft für*

Erdkunde, de Berlin, se tient à 1,500; mais la *National Geographical Society*, de Washington, est la plus prospère des sociétés géographiques du monde avec ses 48,000 membres. Il existe en France une vingtaine de sociétés de géographie provinciales, dont celle de Lille atteint au chiffre de 2,200 membres.

L'essor des sociétés de géographie a coïncidé avec celui des grandes explorations dans l'intérieur des continents. Les révélations sensationnelles et les péripéties de voyages dangereux racontées dans des conférences publiques par les héros eux-mêmes, voilà évidemment ce qui a attiré et attire encore la plupart de ceux qui se font inscrire sur leurs listes.

La curiosité a toujours été l'élément principal du succès de la géographie, même à une époque où elle était à l'état inorganique. C'est à l'insertion de récits fabuleux que la *Cosmographie*, de Sébastien Munster, dut, aux *xvi^e* et *xvii^e* siècles, ses quarante-quatre éditions, alors que l'admirable *Geografia generalis*, de Varenius, restait inconnue du public. Si les sociétés de géographie enregistrent un fléchissement dans l'accroissement de leurs membres, comme on peut le prévoir, comme on le constate même déjà en certains points, on n'en devra pas chercher d'autre raison que la rareté forcément de plus en plus grande des voyages de découvertes. La conquête des deux pôles semble avoir clos l'ère des explorations sensationnelles.

On commence à avoir le sentiment que l'activité des sociétés de géographie doit se tourner vers des études plus sérieuses et plus approfondies. Mais le mouvement ne se dessine avec netteté que là où l'élément universitaire joue un rôle prépondérant dans la direction de la société, comme à Berlin. L'organisation, les habitudes n'y sont en général guère favorables. Les récits d'exploration auxquels le public est accoutumé répondent bien au but essentiel de la géographie qui est une science descriptive, mais la description y est forcément incomplète et imparfaite, même dans le cas, relativement rare, où l'explorateur est un savant conscient de la méthode géographique, en même temps qu'un homme d'action.

Les efforts faits dans certains milieux pour orienter les sociétés de géographie vers une activité plus scientifique trahissent rare-

ment une conception précise de ce qu'est la géographie. L'idéal encyclopédique y domine. Il semble qu'on se représente comme une œuvre géographique toute enquête, quel qu'en soit l'objet, qui se rapporte à un pays déterminé.

On peut soutenir avec apparence de raison que les sociétés de géographie ne sortent pas de leur rôle en amassant tous les documents qui, directement ou indirectement, peuvent être utiles aux géographes spécialistes, pas plus qu'elles n'ont manqué à leur tâche en répandant, grâce à la curiosité éveillée par les explorations, le goût de la géographie descriptive dans le grand public. Il semble, en tout cas, qu'on ne peut guère compter sur elles pour orienter la géographie moderne dans sa vraie voie, à moins d'une transformation radicale de leur organisation.

La large diffusion des ouvrages et des revues de géographie est un des faits les plus significatifs qu'on puisse signaler pour rendre sensible l'importance du développement de la géographie moderne. Ce n'est pas ici qu'il convient d'insister sur l'œuvre de Reclus, monument dont les dimensions et les proportions harmonieuses inspirent le respect. Aux spécialistes qui en critiquent les lacunes et les insuffisances, il suffit de rappeler l'immense progrès réalisé par rapport aux complications antérieures.

Reclus restera probablement le dernier savant qui ait eu l'audace d'entreprendre et la force de mener à bien une description géographique approfondie de toute la terre. Les essais analogues entrepris en Allemagne et en Angleterre sont des œuvres collectives. Il en sera de même de la nouvelle *Géographie universelle*, actuellement sur le chantier en France, sous la direction de P. Vidal de La Blache.

La multiplication de semblables entreprises et leur succès, celui des monographies géographiques décrivant des régions limitées, prouve qu'il y a, comme disent les libraires, un public pour la géographie descriptive. Il y en a aussi un pour la géographie générale, qui essaye de dégager les lois des contrastes locaux. Est-il besoin de rappeler les dix éditions des deux volumes rédigés par E. Reclus, comme introduction à sa grande géographie? En Allemagne, deux grands traités de géographie générale ont eu l'un cinq, l'autre trois éditions en moins de vingt

ans. Une collection de traités spéciaux étudiant d'une manière extrêmement approfondie tous les domaines de la géographie générale : morphologie, climatologie, océanographie, géographie botanique, anthropogéographie, a vu ses gros et compacts volumes absorbés par le public, au point de nécessiter deux et même trois éditions.

On doit reconnaître, il est vrai, que le contenu de ces traités dépasse souvent le cadre de la géographie, si largement qu'on veuille le tracer. Le désir d'élucider les lois qui président à la distribution des phénomènes physiques entraîne naturellement à l'étude des lois physiques en elles-mêmes. En outre, pour trouver des auteurs capables de traiter avec toute la rigueur désirable les problèmes ainsi envisagés, il a fallu s'adresser à des spécialistes, qui n'étaient pas toujours des géographes. C'est encore là une des conséquences du développement récent et hâtif de la géographie moderne. On pourrait presque dire que le public géographique s'est formé avant les géographes, le marché avant les centres de production.

Il y a toute chance pour que la situation s'améliore progressivement, si les géographes, de plus en plus nombreux, réussissent à s'entendre sur la méthode qui doit présider à leurs recherches.

Les mêmes circonstances expliquent le développement des périodiques géographiques. Aux publications des sociétés se sont ajoutées des revues indépendantes, des collections de mémoires. Chaque pays a les siennes. Quelques-unes, comme les *Annales de géographie*, les *Petermanns geographische Mitteilungen*, la *Geographische Zeitschrift* sont répandues dans le monde entier. Pour remplir les colonnes de ces périodiques, à un moment où la géographie moderne commençait à peine à s'organiser, on a dû faire appel à des savants, dont les études n'avaient d'autre rapport avec la géographie que d'avoir porté sur une région déterminée, qu'ils avaient parcourue en géologue, botaniste ou ingénieur. On ne saurait s'étonner que le groupement des travaux qui en résulte semble parfois un peu disparate. Pourtant, le seul rapprochement des spécialistes qui ignoraient ce qu'il pouvait y avoir de commun dans leurs

recherches a eu des résultats heureux. Ils apparaîtront de plus en plus, quand la proportion des géographes de métier augmentera parmi les collaborateurs des revues de géographie. L'effort pour dégager les données essentielles de la méthode se manifeste par des articles de doctrine, dus à la plume des directeurs eux-mêmes. Il est permis d'espérer un heureux effet des déclarations catégoriques faites sous cette forme par des savants aussi écoutés que Vidal de la Blache en France, que Hettner en Allemagne.

On doit tenir encore compte des circonstances pour comprendre le développement de l'enseignement géographique, le rôle qu'il a joué et celui qu'il semble appelé à jouer dans l'avenir. Je laisse de côté l'enseignement primaire et secondaire dont l'organisation varie considérablement d'un pays à l'autre et est déterminée le plus souvent par des considérations administratives ou politiques sans rapport immédiat avec la marche de la science. Il suffit, par exemple, de rappeler qu'en Allemagne, où la géographie tient une place plus grande que partout ailleurs dans l'enseignement supérieur, les plaintes ne cessent de s'élever des rangs des géographes contre la situation inférieure faite à leur discipline dans l'enseignement secondaire.

C'est l'enseignement supérieur tel qu'il est donné dans les universités, qui reflète le plus fidèlement le mouvement scientifique général. La géographie n'y est installée fortement que depuis une cinquantaine d'années à peine. Pour trouver des professeurs qui fussent des maîtres, il a fallu d'abord s'adresser à des spécialistes, dont toute l'éducation géographique se résu-
mait dans l'expérience acquise par des voyages, ou à des historiens, rapprochés de la géographie par ce genre de recherches qu'on appelle : géographie historique. C'est à ce dernier parti qu'on s'est surtout arrêté en France, et l'on doit attribuer à cette circonstance le retard du développement de la géographie moderne dans le sens scientifique. Peut-être s'apercevra-t-on un jour que ce retard n'a point été inutile. La formation de la géographie moderne a été moins hâtive; la conscience de son objet propre a pu s'éveiller. La tendance à la dispersion des efforts sur le terrain des sciences voisines est combattue par

l'habitude de la géographie descriptive régionale, vers laquelle sont naturellement portés les historiens, et pour laquelle un certain sentiment artistique est utile. Les géographes allemands eux-mêmes reconnaissent l'avance prise à cet égard par l'école française.

En Allemagne, on s'est adressé surtout à des explorateurs, géologues ou botanistes, quelquefois à des physiciens, météorologistes ou océanographes, exceptionnellement à des publicistes ayant pratiqué le reportage mondial sous sa forme la plus élevée. Quelques-uns de ces spécialistes ont montré, dès le début, une largeur de vues, une sûreté et une fermeté dans l'orientation géographique vraiment surprenantes. Un Ratzel, un Richthofen ont été les dignes continuateurs de Humboldt et de Ritter. Mais, en général, il semble que l'organisation du travail scientifique, poussée dès le début à un haut degré de perfection, ait été conçue surtout en vue de rassembler les matériaux de l'édifice géographique et qu'on ait attaché plus d'importance à la solidité de ces matériaux qu'à la possibilité de leur utilisation pour la construction projetée. Assise sur des bases scientifiques très larges, la géographie allemande est moins une géographie descriptive régionale, qu'une géographie générale, dépassant peut-être les limites entre lesquelles l'effort des géographes a intérêt à se concentrer pour donner le rendement le plus élevé. Les avertissements donnés à ce sujet par Hettner et Penck sont assez insignifiants.

Aux Etats-Unis, l'enseignement géographique se présente dans des conditions encore plus particulières. Il a été partout et exclusivement confié à des géologues; jusqu'à ces dernières années, il était étroitement associé à la géologie. Celui qu'on peut considérer comme le chef de l'école américaine, W. M. Davis, qui dut à sa réputation d'être appelé à enseigner la géographie pendant deux années à Paris et à Berlin, n'eut jamais dans son pays que le titre de professeur de géologie.

Il était naturel, dans ces conditions, que la géographie se développât aux Etats-Unis surtout dans le sens scientifique et systématique. C'est sur le terrain de la géographie physique et spécialement de la morphologie, que l'école américaine a presque exclusivement travaillé, mettant à jour quelques-uns

des résultats les plus importants acquis par la géographie générale. Les efforts faits depuis quelques années pour élargir la conception de la géographie chez nos amis d'outre-mer ne nous échappent pas, mais on devra vraisemblablement attendre pour les voir porter tous leurs fruits.

Ainsi, même dans les universités, il y a, sinon désordre, du moins un certain manque d'équilibre dans le développement de la géographie moderne. C'est cependant aux universités qu'on est en droit de demander surtout l'orientation des recherches géographiques. C'est dans ce milieu un peu fermé, où l'élève travaille sous la direction du professeur, que peut, mieux que partout ailleurs, se former et s'imposer une discipline. On peut affirmer que l'avenir de la géographie moderne dépend surtout de l'enseignement universitaire; qu'elle sera ce que la fera cet enseignement. Or, quelles que soient les différences qui se manifestent d'un pays à l'autre, il est un caractère qu'on retrouve partout où existe une organisation sérieuse de l'enseignement géographique : la première place est tenue par la géographie générale, qui seule peut mettre les élèves à même d'aborder les recherches personnelles. Par suite, la tendance à la géographie scientifique devient partout, même en France, de jour en jour plus accusée. Les exercices cartographiques, les excursions sont devenus l'accompagnement obligatoire du cours. La pratique des sciences physiques et naturelles s'impose à ceux qui veulent pousser leurs études jusqu'à l'élaboration de travaux originaux.

Tel est le tableau qu'on peut esquisser du développement de la géographie moderne. Nous n'avons pas cherché à en déguiser les ombres, mais seulement à les expliquer. On aperçoit nettement quelles sont les tendances qui règnent actuellement.

III

La géographie moderne, sous quelque forme qu'elle se présente, est de plus en plus précise, de plus en plus scientifique. Elle exige la connaissance personnelle des lieux au même degré que les sciences naturelles. Elle vise à l'explication, en même temps qu'à la description des contrastes, et, pour y arriver, elle

reconnaît délibérément la nécessité de faire appel aux données des sciences physiques, biologiques et sociologiques. La préoccupation de répondre avec précision aux questions soulevées l'emporte parfois sur celle de rester dans les limites des investigations géographiques.

En même temps que s'accroît la somme des connaissances acquises que le débutant doit assimiler, il semble de plus en plus difficile de dominer tout le champ de la géographie. Non seulement on ne trouvera plus un Reclus pour décrire en détail toute la surface de la terre, mais on verra désormais rarement un géographe compétent dans toutes les questions générales touchant au relief, à l'hydrographie, au climat, à la géographie des êtres vivants et à celle de l'homme. La spécialisation, devenue une nécessité dans toutes les branches du savoir humain, n'offrirait que des avantages pour la géographie elle-même, si cette science n'était pas essentiellement, comme nous essayerons de le montrer dans un instant, une science synthétique, et si, en se confinant dans un seul ordre de recherches, les géographes ne couraient pas le risque d'oublier les principes directeurs du travail proprement géographique, dans une familiarité trop exclusive avec la géologie, la physique ou l'histoire...

Le développement pris par la géographie générale est encore une conséquence inévitable de l'évolution vers un idéal de plus en plus scientifique. Les avantages incontestables qu'il présente n'ont guère besoin d'être mis en lumière. La géographie moderne est née du jour où les généralisations entrevues par Varenius, indiquées assez nettement par Humboldt, sont devenues vraiment possibles; où le géographe, à condition d'avoir une éducation scientifique et une largeur d'esprit suffisantes, a pu prétendre s'élever au-dessus de la simple description et chercher dans chaque cas particulier l'application d'une loi dont la surface du globe offre de multiples exemples. C'est de là que procède la tendance, si marquée dans les travaux géographiques récents les plus approfondis, à établir des types généraux, à classer les phénomènes : formes de relief, climats, régimes des cours d'eau, races, genres de vie économique. Or, nous devons

le reconnaître, la méthode ainsi définie n'a rien de proprement géographique. C'est celle des sciences naturelles. Elle a certainement vivifié la géographie moderne, mais elle ne suffit pas à en définir la méthode et l'objet propre. Peut-être même y aurait-il danger à s'y attacher trop étroitement, comme on paraît porté à le faire dans l'école américaine.

On peut se demander, en effet, si la complexité des faits géographiques ne s'oppose pas à un classement rigoureux. Etablir des types généraux ou régionaux est certainement utile en géographie, mais, pas plus, probablement même moins qu'en botanique ou en zoologie. Le botaniste peut être satisfait lorsqu'il a caractérisé une plante en indiquant sa famille, son genre et son nom d'espèce; le géographe ne peut se contenter de dire d'une montagne qu'elle est du type alpin, d'un climat qu'il est tropical, d'un peuple qu'il est de race sémitique. Le botaniste ne se préoccupe pas de décrire chaque individu, le géographe a, au contraire, comme mission essentielle de mettre en évidence les caractères individuels de chaque montagne alpine, de chaque climat tropical, de chaque race sémitique.

Il manquerait à l'idéal scientifique en oubliant les traits communs à ces variétés locales, ou en n'essayant pas de les dégager lorsqu'on n'a pas su encore les reconnaître; mais il manquerait à l'idéal géographique en négligeant leurs particularités individuelles.

On est conduit à des remarques critiques du même genre, lorsqu'on examine la tendance explicative, si marquée dans les travaux géographiques récents. Le désir d'expliquer conduit non seulement à rapprocher les faits observés des faits qui les déterminent, mais à examiner les transformations qui ont préparé l'état actuel. Il est impossible au géographe d'ignorer que les aspects de la surface de la terre sont le résultat d'une longue évolution. C'est ainsi que, pour expliquer les formes du relief, il est obligé de faire revivre l'histoire des périodes géologiques, qui ont vu se soulever les montagnes en partie démolies par l'érosion, se creuser progressivement les vallées, s'étendre les plaines alluviales, et parfois s'avancer les glaciers jusqu'aux régions actuellement les plus fertiles et les plus peuplées. Il ne

lui est pas plus permis d'expliquer les contrastes de la géographie humaine par la seule influence du milieu actuel. Si frappantes qu'apparaissent certaines relations entre les genres de vie et le climat et le sol, les esprits superficiels s'en contenteront seuls. Il suffit pour s'en convaincre de songer à ce qu'était la Gaule avant les Romains, ou, sans remonter si loin, l'Angleterre avant la vapeur. L'histoire est un auxiliaire indispensable de la géographie humaine, comme la géologie l'est de la géographie physique. Le sentiment de ces nécessités paraît être devenu si vif, que beaucoup de travaux géographiques récents pourraient passer, suivant la nature des questions abordées pour l'œuvre de géologues ou d'historiens. Il est évident qu'il y a là un danger pour l'individualité de la géographie moderne.

Ce danger n'est pas le seul que nous ait fait reconnaître cette revue critique des tendances nouvelles de la géographie. L'effort pour donner une valeur scientifique aux descriptions, à l'analyse des contrastes du relief, de climat, de la végétation et de la vie humaine est assurément légitime. On pourrait craindre qu'il n'aboutisse à une dispersion fâcheuse des activités, si nous ne voyons en même temps se dessiner un courant déjà assez vigoureux vers l'unification et la délimitation de la géographie. C'est dans les universités que ce courant est né, et c'est aux publications des professeurs les plus écoutés qu'il faut s'adresser pour en trouver l'expression exacte.

La fondation des Instituts de géographie, rassemblant dans les mêmes locaux tous les enseignements touchant à la géographie, en a été la première manifestation matérielle. Toutes les grandes universités européennes ont tenu à fonder un Institut de géographie. Celui de l'Université de Paris, dont la construction commence en ce moment, sera, par le groupement d'enseignements variés, un des plus importants. Le rapprochement des travailleurs tend à créer une atmosphère où l'esprit géographique peut se former et se conserver. L'autorité du professeur discipline et coordonne les efforts.

La nécessité de préciser la méthode et l'objet propre de la géographie s'impose à quiconque est appelé à l'enseigner. On ne compte plus les leçons inaugurales, les préfaces d'ouvrages

didactiques, les conférences et les articles doctrinaux où le sujet a été traité. Il n'est guère d'exemple de science dont la méthode ait été aussi discutée. Nous n'avons plus besoin de faire comprendre qu'il y a là, non pas une agitation stérile, mais un effort nécessaire. Essayons de dégager les principes essentiels qu'il a mis en lumière.

IV

Le désir de sauver la géographie d'une sorte d'émiettement s'est traduit par des tentatives d'exclusion ou de délimitation qui semblent ou maladroitement ou insuffisantes. Ce serait une erreur grave que de vouloir trancher les liens étroits qui unissent la géographie aux sciences physiques, naturelles et sociales. Nous ne pouvons nous passer des données de la géologie pour comprendre les formes du relief, de celles de la météorologie pour analyser les climats, non plus que de la statistique et de l'histoire pour préciser et expliquer les faits humains. Le courant qui porte la géographie vers une étude de plus en plus approfondie des contrastes de toute espèce est d'ailleurs heureusement trop fort pour que personne puisse se flatter de le remonter. Le développement naturel des études géographiques fera justice de ces tentatives. Il a déjà presque fait oublier les affirmations dogmatiques de ceux qui prétendaient prononcer l'exclusion contre la géographie des êtres vivants ou contre la géographie humaine.

Les rapports de la géographie avec la géologie ont particulièrement préoccupé les esprits. Sans répudier la géologie, qui l'avait conduit à la géographie, Richthofen a fait remarquer que la géologie étudie spécialement le sous-sol et la géographie la surface. Rien de plus juste, mais la limite ainsi tracée est loin d'être aussi précise qu'il semble au premier abord. On ne peut soutenir que les phénomènes du sous-sol soient entièrement en dehors de la géographie. La répartition des gîtes minéraux est un phénomène incontestablement géographique, dont les conséquences sur les contrastes économiques n'ont pas besoin d'être détaillées.

L'application du principe de Richthofen aux rapports de la géographie avec toutes les sciences a pu tenter de bons esprits; mais on hésite à les suivre, lorsqu'on voit que, par une sorte de jeu de mots inconscient, on aboutit à faire de la géographie une science vraiment superficielle. S'interdire dans l'étude du climat de toucher aux phénomènes de la haute atmosphère où nous soupçonnons la cause de toutes les anomalies observées à la surface du sol, dans la géographie botanique de s'appuyer sur la physiologie et les données de l'évolution, renoncer dans la géographie humaine à l'analyse des faits sociaux proprement dits pour s'en tenir aux manifestations extérieures de l'activité humaine gravées d'une façon apparente sur l'épiderme terrestre : formes des maisons et des agglomérations urbaines ou rurales, densité et disposition du réseau des voies de communication, c'est renoncer à l'explication de trop de faits fondamentaux.

Le désir de délimiter la géologie et la géographie a inspiré à Mackinder et Davis une formule plus séduisante, dont l'extension peut rendre compte des rapports de la géographie avec toutes les sciences du passé, mais dont l'application ne suffit pas à délimiter exactement le domaine de la géographie. C'est en consultant le passé géologique que s'expliquent les formes actuelles de la surface du sol, mais, réciproquement, c'est par l'étude des phénomènes actuels que les géologues essayent d'expliquer les phénomènes du passé. La géographie est la science du présent expliquée par le passé; la géologie est la science du passé expliquée par le présent. On pourrait de même dire que l'étude de l'évolution économique nous renseigne sur les origines profondes de la situation actuelle, mais que les historiens gagneraient sans nul doute à connaître plus exactement cette situation elle-même et les relations qui s'y peuvent exactement observer.

Un peu de réflexion suffit à montrer que ces considérations expliquent l'intérêt d'une collaboration des géographes avec les géologues ou les historiens, plutôt qu'elles ne définissent l'objet propre de leurs recherches. Tous les phénomènes physiques observés actuellement à la surface de la terre ne sont pas forcé-

ment matière à études géographiques, pas plus que toutes les manifestations de l'activité humaine.

Ainsi les délimitations apparaissent tantôt trop étroites, tantôt trop vagues. Les points de contact de la géographie avec les sciences physiques, naturelles et sociales sont trop multiples pour qu'il soit possible de tracer une limite en suivant des confins douteux. C'est par une autre méthode qu'on peut espérer arriver à une solution. On doit chercher à trouver le centre du domaine géographique, plutôt que d'en tracer le pourtour.

La géographie est bien loin d'être la seule science moderne qui ait recours aux données de sciences voisines pour expliquer les phénomènes dont l'étude constitue son objet propre. Le géologue doit maintenant se faire physicien et chimiste pour comprendre la sédimentation, le métamorphisme et les roches éruptives, zoologue et botaniste pour se servir des documents paléontologiques; il devrait être géographe pour interpréter convenablement les mouvements de l'écorce terrestre. En botanique et en zoologie, la physiologie n'a progressé que grâce aux secours des sciences physiques et chimiques. Que dirons-nous de la sociologie, qui suppose des connaissances presque aussi variées que la géographie ?

Les rapports des sciences modernes deviennent et deviendront probablement de plus en plus étroits. Trancher les liens qui les unissent, délimiter leurs domaines exactement, est une entreprise aussi vaine qu'inutile. Le même fait peut être étudié par plusieurs sciences, mais chacune l'envisage d'un point de vue différent. Il s'agit de trouver le *point de vue géographique*.

Je crois qu'on peut le préciser en disant que le géographe envisage les phénomènes au point de vue de leur extension et de leurs réactions réciproques.

K. Ritter avait déjà marqué l'importance de la localisation en géographie. Ratzel, Vidal de La Blache, Hettner ont insisté sur ce point de vue. L'étude de l'extension conduit à la représentation cartographique, qui est un mode d'expression plus précis, sinon plus géographique, que la description. Il y aurait quelque exagération à prétendre, comme d'aucuns l'ont fait, que l'essence de la géographie est dans la confection des cartes; mais on

reconnait aisément qu'une étude géographique gagne à être orientée vers la délimitation des faits qu'elle envisage, vers la figuration de leurs variations locales.

Toute science, en abordant le problème de l'extension d'un phénomène, se rapproche de la géographie. Quand la botanique est devenue capable de fixer l'aire des espèces, puis celle des associations végétales, et d'en expliquer le développement, la géographie botanique est née. L'anthropogéographie utilise les documents statistiques, mais pour rechercher les variations locales de la densité de la population, pour fixer l'étendue des régions d'élevage, de grande industrie, de grande et petite propriété, non pour décomposer le bloc formé par la population d'un état, suivant l'âge, le sexe, la profession.

On aurait tort de croire que le point de vue ainsi défini implique une vue superficielle des choses. Loin de là. Situer exactement un phénomène, c'est le placer dans le milieu qui le détermine plus exactement qu'aucune expérience, qu'aucune spéculation ne peut le faire. Aux sciences physiques, naturelles ou sociales, qui visent surtout au classement des faits, qui cherchent, par un effort d'abstraction nécessaire, à en dégager les lois générales, la géographie rend le service de ramener l'attention vers la réalité concrète, de rappeler que la surface de la terre est un merveilleux laboratoire, qu'en y observant l'aire d'extension d'un phénomène et ses variations locales, on peut saisir parfois sur le vif ses causes et ses conséquences.

Constater que deux phénomènes ont la même extension, ou du moins une limite commune, qu'ils varient dans le même sens, c'est établir une forte présomption en faveur d'une liaison causale. Le philosophe trouverait qu'il y a là une application nouvelle de la méthode des variations concomitantes.

Quelques exemples ne sont pas inutiles pour en montrer la valeur.

Un des problèmes les plus intéressants de la biogéographie est celui des rapports entre les plantes et les animaux. Le botaniste Drude a montré que l'extension géographique des aconits était partout renfermée dans celle des bourdons, qui en butinant leurs fleurs, permettent la fécondation des plantes femelles

par les plantes mâles. Au reste, toute la géographie botanique repose sur l'étude des corrélations d'extension. C'est en constatant l'association constante de certaines plantes qu'on définit les différents types de végétation et leurs rapports avec le climat et le sol.

La géographie physique fait constamment usage de la méthode des variations concomitantes dans l'espace. J'en citerai un exemple qui touche de près à la géologie.

On a beaucoup discuté sur l'origine d'un sol pulvérulent, généralement calcaire, connu en Alsace sous le nom de *loess*. Richthofen a montré son extension considérable en Asie, son influence sur la végétation, les cultures et même la répartition des races. On l'a retrouvé dans les deux Amériques, dans l'Europe centrale et orientale. Gardons-nous de sourire en relisant les premiers essais sur l'origine de ce dépôt. Ceux qui y voyaient une alluvion marine ou lacustre, n'étaient pas encore renseignés sur son extension jusqu'aux hautes montagnes. Richthofen lui-même n'avait envisagé qu'une des faces du problème, en constatant que les régions de *loess* voisinent avec les déserts de l'Asie centrale, ce qui l'avait conduit à la théorie de l'origine éolienne. On a depuis reconnu aux Etats-Unis que la zone du *loess* s'étend en bordure des régions couvertes par les grands glaciers de l'époque quaternaire, ce qui conduit à voir dans ce sol une boue glaciaire plus ou moins remaniée. En portant sur une carte d'ensemble, l'extension des glaciers quaternaires, des déserts et du *loess*, telle qu'elle nous est actuellement connue, on démontre d'une façon incontestable le rapport du dernier phénomène avec les deux autres.

Citons encore un exemple touchant à la géographie humaine, et même à la géographie politique.

Parmi les souvenirs d'un voyage aux Etats-Unis, à l'époque des élections présidentielles, je retrouve l'impression produite par les cartes publiées par les journaux et montrant la couleur du vote des différents Etats. Le bloc démocrate apparaissait nettement localisé au Sud et à l'Ouest.

Un jeune savant, M. Siegfried, a voulu traduire et analyser une impression analogue provoquée chez lui par l'étude de l'agi-

tation politique dans l'Ouest de la France, à laquelle il a été mêlé de près. Pour y arriver, c'est à une méthode essentiellement géographique qu'il a eu recours, et les résultats se sont montrés d'un intérêt surprenant, aussi bien pour les politiciens que pour les géographes. Il a dressé en détail, canton par canton, la carte des votes sur chaque grande question politique, en même temps que des cartes montrant l'extension de la grande et de la petite propriété, le mode de groupement de la population en villages ou fermes isolées, la fréquentation des écoles libres. Il les a confrontées avec les cartes géologiques, avec les études géographiques les plus sérieuses sur la vie économique locale. Parmi les exemples de corrélation qu'il a mis en lumière, il en est un qui semble presque inventé, tant il est surprenant.

Suivez la limite du massif ancien de la Vendée, formé de roches granitiques et de schistes primaires, avec la plaine du Poitou, constituée par les calcaires secondaires; vous aurez d'un côté le pays bocager, avec ses champs et ses prés séparés par des haies d'arbres, et ses fermes isolées, et de l'autre, des campagnes ouvertes où les habitants se groupent en gros villages; d'un côté, un pays de grande propriété, où le fermier est sous la dépendance étroite du maître, où les familles nobles abondent et où le prêtre est tout puissant; de l'autre, un pays de petite et moyenne propriété où l'aisance est répandue, et avec elle, l'indépendance; d'un côté, on vote toujours à droite, de l'autre, toujours à gauche; d'un côté, l'application des lois scolaires se heurte à des obstacles, qui apparaissent dans la fréquentation presque exclusive des écoles libres, de l'autre, ces difficultés ont disparu très rapidement...

L'excellent livre de M. Siegfried mérite d'être médité par les politiciens, auxquels il montre et explique la stabilité du tempérament politique des régions naturelles, autant que par les géographes, auxquels il apporte des aperçus nouveaux sur les rapports économiques.

La confrontation de l'extension des phénomènes est un instrument de recherches proprement géographique. Mais son usage entraîne au delà du simple tracé des limites et des aires de répartition. C'est en cherchant les rapports de causalité qui

unissent les phénomènes qu'on fait œuvre vraiment scientifique; mais cette recherche n'acquiert un caractère géographique que dans la mesure où elle s'appuie sur la localisation des faits étudiés.

Nul n'a mieux montré que Humboldt l'intérêt d'une analyse qui cherche à remonter ou à descendre toute la chaîne des causes et des effets, mettant en lumière les rapports de la végétation avec le sol et le climat d'une part, avec le genre de vie et la répartition de la population de l'autre; n'oubliant jamais de montrer les conséquences d'un accident topographique sur les sites des établissements humains et, réciproquement, cherchant toujours à retrouver dans le milieu physique les causes des contrastes sociaux. S'il n'a pas été mieux compris des géographes de son temps, c'est qu'on a vu dans son œuvre le côté scientifique plutôt que le côté géographique. Et la raison en est sans doute qu'il a plus insisté sur les rapports des phénomènes que sur leur extension et leur localisation.

En un mot, ni l'étude de l'extension, ni la préoccupation exclusive des relations de cause à effet ne suffisent à caractériser la méthode géographique; mais l'union de ces deux points de vue met entre les mains du savant un instrument de travail vraiment neuf et original. Chercher à localiser les phénomènes et à dégager en même temps leurs rapports, tels qu'ils se présentent à nous dans les régions où ils peuvent être réellement observés ensemble, voilà la tâche essentielle du géographe.

L'application de ce principe à toutes les branches de la géographie permet de distinguer aussitôt les acquisitions les plus utiles pour les progrès de la science qui nous occupe.

Dans l'étude du relief du sol, nous devons beaucoup aux topographes et aux géologues, qui ont fixé les lois générales de l'érosion, les rapports évidents entre la structure du sous-sol et les anomalies du modelé superficiel; mais nous serions loin encore d'une morphologie géographique, si l'on ne commençait à observer les associations de formes caractéristiques de certains milieux, à noter exactement leur extension, leurs rapports avec le climat, en même temps qu'avec la géologie. Nous distinguons des familles de formes, dont les représentants se retrouvent dans

des conditions semblables : formes désertiques, formes glaciaires, formes des régions semi-arides, formes littorales...

Le même point de vue prévaut depuis longtemps dans la géographie botanique et commence à apparaître dans la géographie zoologique. La répartition des espèces intéresse plus le botaniste ou le zoologue spécialiste que le géographe, dont l'attention se porte sur les groupements ou associations d'espèces variées localisées dans certains milieux. L'extension de la forêt équatoriale, l'analyse de ses causes et de ses conséquences est un sujet plus géographique que l'étude de la répartition d'une espèce de Palmiers. Nous préférons être renseignés sur les mœurs et la répartition des animaux de steppe, plutôt que sur l'extension d'un certain genre de Rongeurs.

L'application de ces principes à la géographie humaine se montre encore plus féconde. Ici, la complexité des faits augmente encore. Il ne s'agit plus seulement d'adaptations ou de réactions au milieu naturel. Il est d'autant plus nécessaire d'envisager les groupes tels qu'ils se présentent à nous. Le statisticien qui les décompose suivant l'âge, le sexe, la profession, l'anthropologue qui y trie les dolicocéphales et les brachycéphales; l'ethnologue qui croit y distinguer des races diverses; le sociologue qui y recherche la marque de traditions séculaires, font œuvre utile; celle du géographe ne l'est pas moins s'il essaye de voir comment se combinent ces éléments sous la pression des circonstances.

Il s'agit donc toujours pour le géographe de peindre des réalités complexes plutôt que de classer et d'analyser. On ne contestera pas qu'il y ait là un point de vue original.

Les phénomènes dont la surface de la terre est le théâtre sont le patrimoine commun de toutes les sciences physiques, biologiques et sociales qui les étudient chacune à leur manière. La géographie est la seule qui se préoccupe avant tout de leurs variations et de leurs groupements locaux. Elle est la science des types individuels plutôt que des types généraux.

L'idéal du naturaliste est de fixer en deux mots désignant le genre et l'espèce les traits essentiels d'une plante ou d'un animal; le géographe se tromperait singulièrement s'il voulait traiter

de même les ensembles complexes qui sont l'objet de son étude. Qu'il cherche à classer les formes du relief, le régime des cours d'eau, les climats, les associations végétales, les genres de vie humains; la chose est nécessaire pour se reconnaître dans le dédale des faits, pour comprendre le mécanisme des variations locales, pour dégager les causes communes qui donnent des effets analogues; cependant la variété des combinaisons d'influences lui apparaît telle que chaque rivière alpine, chaque vallée glaciaire, chaque fjord, chaque climat désertique a son cachet, à plus forte raison chaque forêt tropicale, chaque groupe de nomades, chaque centre d'industrie métallurgique...

Une conclusion s'impose : la partie essentielle de la géographie est la *géographie descriptive* ou *régionale*. On ne se trompe pas en rangeant la géographie dans la catégorie des sciences descriptives. Elle est, de toutes les sciences modernes, celle où la description joue le plus grand rôle. Mais on doit ajouter qu'il s'agit de descriptions régionales.

L'histoire même du développement de la science géographique en fait foi. C'est des études locales qu'on a toujours tiré les lois générales, les classifications, la distinction des types, qu'il s'agisse de relief du sol, de climat, d'hydrographie, aussi bien que de la géographie des êtres vivants. C'est par des études locales que se sont formés tous les grands géographes. Richtshofen a dû sa réputation à ses recherches sur la Chine, Ratzel, à son grand ouvrage sur les Etats-Unis, Penck, à sa monographie des Alpes à l'époque glaciaire, Vidal de La Blache, à son admirable tableau géographique de la France. On ne conçoit pas un géographe qui ne soit l'homme d'un pays...

Tel est le résultat le plus palpable des efforts faits pour dégager les principes essentiels de la méthode géographique. Pas de délimitation tirée de considérations *a priori*. Il est utile sans doute de répéter que la géologie étudie plutôt le sous-sol, la géographie, plutôt la surface; que la géographie s'occupe de l'état actuel et ne s'inquiète du passé géologique ou historique que dans la mesure où il éclaire les faits observés. En ayant présentes à l'esprit des indications, le géographe risque moins de s'égarer dans les confins indécis où sa science touche à tant

d'autres sciences. Il n'aura la certitude d'être sur son terrain propre qu'en se rappelant le but vers lequel doivent tendre ses efforts : montrer dans toute leur réelle complexité les combinaisons locales des phénomènes, décrire des régions et des types régionaux.

V

A la lumière de ce flambeau, il est permis d'espérer que les géographes trouveront les chemins dans lesquels ils doivent désormais s'engager et que le public n'hésitera pas à les y suivre. L'avenir de la géographie moderne dépend de là.

Il y peu de chances pour que les tendances scientifiques que nous avons signalées se relâchent et on ne doit pas le souhaiter, malgré les dangers que peuvent entraîner la spécialisation, les efforts vers la création de types généraux et la découverte de lois générales. Entre une étude régionale, dont le programme et le plan répondent à l'esprit de la méthode géographique, mais dont l'exécution trahit l'absence d'effort scientifique original, et un travail d'esprit plutôt encyclopédique que géographique, mais qui apporte des conclusions nouvelles sur certains points consciencieusement étudiés, personne n'hésitera. C'est le second ouvrage qui est le plus utile aux progrès de la géographie. Du premier, il ne restera rien, tandis que les matériaux apportés par le second pourront être repris et servir aux géographes à venir. Les études régionales, auxquelles doivent surtout s'appliquer les géographes continueront à être jugées surtout sur les progrès qui en résultent pour la connaissance des lois des phénomènes caractéristiques.

En somme, il s'agit de réaliser un certain équilibre entre la description et l'explication, l'analyse et la synthèse, la tendance systématique, plus scientifique et la préoccupation plus réaliste du caractère individuel. Cet équilibre est évidemment loin d'être encore parfaitement réalisé dans l'activité géographique, telle qu'elle se traduit par les publications des sociétés de géographie, des congrès internationaux, par les revues spéciales, et même par l'enseignement universitaire.

Suivant les circonstances locales, — et, notez-le, nous faisons ici de la géographie, — on penche d'un côté ou de l'autre. En Amérique, où la géographie a été faite exclusivement par les naturalistes, la tendance systématique est prédominante. On ne tardera pas à en reconnaître les dangers. En Allemagne, on constate une opposition très vive aux exagérations de l'école américaine; mais le recrutement des géographes dans les rangs scientifiques a comme conséquence la prédominance de la géographie générale sur la géographie régionale, de la tendance explicative sur la tendance descriptive. En France, au contraire, la géographie régionale a jusqu'à présent tenu la première place. Peu à peu cependant ces différences s'atténuent. Les meilleures œuvres de géographie sont lues dans tous les pays. Les professeurs les plus éminents sont appelés à enseigner dans des universités étrangères. Davis est venu à Paris et Berlin, Penck à New-York. Les sociétés de géographie se rencontrent dans les congrès. Les géographes spécialistes organisent des excursions internationales, comme celles dont Davis s'est fait le promoteur en Europe et en Amérique. Aussi voit-on les géographes français faire effort pour donner à leurs descriptions régionales une base solide, en approfondissant davantage les lois générales, les Allemands multiplier les essais de monographies locales, les Américains se tourner vers la géographie humaine qu'ils avaient longtemps négligée.

On pourra dans quelques années juger plus équitablement cette activité dont le grand public ne comprend pas toujours le sens et la portée.

Grâce à l'achèvement de l'exploration des continents, au développement des sciences naturelles et sociales, la géographie moderne dispose d'éléments d'observation qui ont fait défaut jusqu'à présent. Consciente de sa méthode entièrement réaliste, elle peut prétendre à une situation indépendante au milieu des sciences qui envisagent, comme elle, les faits actuellement observables à la surface de la terre. Elle peut même rendre à quelques-unes de ces sciences des services aussi grands que ceux qu'elle en reçoit.

L'effort scientifique se traduit généralement par une tendance

à l'abstraction. Le physicien, le naturaliste, aussi bien que le sociologue cherchent surtout à dégager des lois générales. Le géographe doit rappeler l'attention sur la réalité, où les combinaisons d'influence locales créent une variété de types infinis.

Le genre *Quercus* est une abstraction. La nature nous montre des forêts de chênes, avec tout un cortège de plantes associées. L'extension et la physionomie de ces forêts sont en chaque lieu le résultat d'un certain équilibre entre des influences diverses spéciales à cet endroit : climat, sol, relief, exposition, déboisement et développement des cultures.

La grande industrie est aussi une abstraction. La réalité nous montre des groupes industriels différents, enracinés au sol par la présence de la houille, la proximité des gîtes minéraux, ou les commodités de transport, l'existence d'une population dense et active, les facilités des débouchés; chacun ayant son individualité due à la combinaison plus ou moins parfaite des circonstances favorables.

On saisit, en même temps que l'originalité de ce point de vue, ce qu'il peut avoir d'utile, sa valeur comme élément de discipline intellectuelle, aussi bien dans l'enseignement que dans les spéculations théoriques et pratiques

La géographie, bien comprise, doit intervenir dans l'enseignement secondaire et même dans l'enseignement primaire, pour habituer les esprits à réfléchir aux rapports des phénomènes, tels qu'ils se présentent dans le cadre réel des faits sur ce grand champ d'expériences qu'est notre terre. Ni les sciences naturelles, ni l'histoire, ni la philosophie ne peuvent prétendre ouvrir autant l'intelligence à la vie. Quelle que soit plus tard la carrière embrassée par l'enfant, le goût des réalités, l'habitude de localiser les choses seront pour lui un avantage. Là est le véritable bénéfice qu'il faut attendre de l'éducation géographique. Il dépasse singulièrement l'utilité qu'on lui reconnaît généralement, en la jugeant capable de faciliter les voyages...

Commerçant, homme d'état, sociologue, de quelles spéculations hasardeuses, ruineuses parfois pour le crédit même d'un pays, ne peut vous garder l'esprit géographique?... L'atlas qui vous renseigne sur l'extension des phénomènes avec lesquels

vous jonglez; la description qui place ce phénomène dans son milieu réel, en montre les variations locales, en explique les rapports avec les faits connexes, seront pour vous des conseillers que vous aurez grand intérêt à écouter, que vous pouvez regretter amèrement d'avoir dédaignés.

Voilà l'avenir de la géographie moderne, science descriptive et explicative, qui cherche à mettre en lumière l'extension des phénomènes superficiels de notre terre et leurs rapports locaux.

7046 — Soc. an. M. Weissenbruch, imprimeur du Roi, Bruxelles.

ERRATA

- P. 14, 2^e al., dernière ligne, au lieu de *insignifiants*, lire : *significatifs* ;
P. 18, 2^e al., 4^e ligne, — *de climat*, — *du climat* ;
P. 20, 2^e al., 10^e et 11^e ligne, — *expliquée*, — *expliqué* ;
P. 27, 4^e al., 8^e ligne, — *des indications* — *ces indications*.
-

REVUE DE L'UNIVERSITÉ DE BRUXELLES

REDACTION et ADMINISTRATION : Adresser les revues, les livres et toutes les communications (abonnements, annonces, changements d'adresse, etc.) au secrétaire de la *Revue* :

M Jules Deschamps, 16, avenue des Ormeaux, à Bruxelles.

ABONNEMENTS :

La *Revue* paraît chaque mois (août et septembre exceptés). Elle publie tous les ans 800 pages de texte au moins. Les abonnements partent du mois d'octobre et sont pris pour une année.

Etudiants de l'Université de Bruxelles	5 fr. par an.
Abonnés de Belgique	10 fr. id.
Abonnés étrangers	13 fr. id.

Les personnes inscrites aux cours de l'Ecole des sciences politiques et sociales et de l'Ecole de commerce jouissent de la même réduction que les étudiants.

*Les fascicules portant la mention **Exemplaire d'étudiant** ne peuvent pas se trouver dans le commerce.*

BIBLIOGRAPHIE. — Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont deux exemplaires parviendraient à la Rédaction de la *REVUE*.

Ces ouvrages seront ensuite déposés à la Bibliothèque de l'Université.

EN VENTE :

Les dix-huit premières années de la *Revue de l'Université*, 18 volumes brochés de 800 pages, sont en vente aux prix net de **5 francs** le volume.

COMITÉ DE RÉDACTION :

MM. **Jean Demoor**, recteur de l'Université, professeur à la Faculté de médecine; **Paul de Reul**, professeur à la Faculté de philosophie; **L. Dollo**, professeur à la Faculté des sciences; **Paul Errera**, professeur à la Faculté de droit; **Aug. Lameere**, professeur à la Faculté des sciences; **Léon Leclère**, professeur à la Faculté de philosophie, président de l'Extension de l'Université libre; **Jean Massart**, professeur à la Faculté des sciences; **Maurice Vauthier**, professeur à la Faculté de droit; **Maurice Sand**, avocat près la Cour d'appel; **F. Norden**, avocat près la Cour d'appel; **J. De Meyer**, assistant à la Faculté de médecine; **Paul Decoster**, docteur en philosophie; **Alfred Errera**, docteur en sciences physiques et mathématiques; **Jean De Boelpaep**, avocat; **Jules Deschamps**, avocat; **Pierre Poirier**, avocat; **Pierre Depage**, étudiant en sciences; **Mare Van Laer**, étudiant en sciences; **Georges Janson**, étudiant à l'Ecole de commerce; **Victor de Laveleye**, étudiant en droit; **Etienne Vauthier**, étudiant en droit.

Bureau délégué pour l'année académique 1913-1914 :

Président : M. MAURICE VAUTHIER. *Membres* : MM. Dr JEAN DEMOOR, PAUL ERRERA, PAUL DE REUL. *Secrétaire* : M. JULES DESCHAMPS.